

***Le Choix des armes***  
**téléthéâtre**

Hubert Aquin

Volume 5, numéro 1, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600251ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600251ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Aquin, H. (1972). *Le Choix des armes* : téléthéâtre. *Voix et images du pays*, 5(1), 189–237. <https://doi.org/10.7202/600251ar>

LE CHOIX DES ARMES

*téléthéâtre*

*de*

*Hubert Aquin*

*Le Choix des armes* devait être présenté à CBFT, dans une mise en scène de Louis-Georges Carrier, le 8 janvier 1959. Si les rôles furent distribués, la pièce ne fut cependant jamais jouée, les dates prévues pour les répétitions et la représentation coïncidant avec la célèbre grève des réalisateurs du réseau français de Radio-Canada.

#### **PERSONNAGES**

DANIEL, 27 ans

COLETTE, 37 ans

MONSIEUR HENRY, 40 ans

JACQUES, 28 ans

ARTHUR, 45 ans

ODILE, 20 ans

PATRICE, 8 ans

CLIENT II

CLIENT III, 50 ans

OUVREUR

INSPECTEUR

ADJOINT

QUELQUES FIGURANTS : au bar, au magasin, au cinéma.

## DÉCORS

1. *L'ARRIÈRE-MAGASIN* : Une enfilade d'étagères ajourées, très élevées, chargées de munitions, de fusils, etc.
2. *LE MAGASIN* : Comptoirs, vitrines où sont exposées les armes. Dans un coin, le bureau du patron cloisonné de verre.
3. *UN BAR* : Quelques tables ; une porte tournante.
4. *PARQUET DE DANSE* : Un parquet de danse circulaire, surélevé, entouré de noir et de fumée. Quelques lueurs en arrière-plan.
5. *LE CINÉMA* : A. *LA SALLE ET LE HALL* : Quelques bancs et, derrière, un petit hall de cinéma moyen comportant une porte de sortie et un escalier qui conduit au balcon.  
B. *LA PROMENADE DU BALCON* : Une promenade ordinaire d'où l'on aperçoit l'écran ; puis, au bout de la promenade, une loge de côté dont l'entrée est bloquée par une draperie de velours. De la loge on voit aussi une partie de l'écran.
6. *LA CHAMBRE DE COLETTE* : Un lit très luxueux, le téléphone tout près, une horloge sur une commode.
7. *L'INTÉRIEUR D'UN TAXI* : Il n'est pas nécessaire de faire défiler les lumières de la rue : on peut photographier le personnage en gros plan ou en contreplongée.
8. *UNE CABINE TÉLÉPHONIQUE*.

**REMARQUES** : Les décors (1), (2) et (5) sont élaborés et demandent un certain déploiement dans le studio. Tous les autres lieux sont simples, ne comportent pas beaucoup d'éléments et peuvent être resserrés dans un espace raisonnable.

*Décor : L'arrière-magasin : une enfilade d'étagères ajourées, très élevées, chargées de boîtes de cartouches, de fusils, de revolvers, etc. Éclairage faible et irrégulier provenant d'ampoules au plafond.*

*Le petit Patrice se cache derrière une étagère. Il semble fuir quelqu'un. Il change de place, s'empare d'un revolver sur une étagère.*

COLETTE, *de loin* — Patrice !

*La caméra suit Patrice qui se sauve dans le dédale des étagères.*

COLETTE — Patrice, viens ici.

*Patrice fait un autre mouvement pour fuir. Il recule dans une allée et y rencontre Daniel, immobile.*

PATRICE, *geste de surprise* — Oh...

DANIEL, *amusé* — Tu joues au bandit...

*Patrice met l'index sur ses lèvres, tandis qu'on entend la voix de Colette se rapprocher.*

COLETTE, *impatiente* — Patrice... Patrice, réponds-moi... Patrice. (*long silence*) Ah ! je sais où tu te caches. Cette fois, tu es pris. Reste là Patrice, ne me fais pas courir plus longtemps.

*Colette apparaît. En apercevant Daniel, elle manifeste sa surprise.*

COLETTE — J'espère qu'il ne vous a pas importuné, Monsieur... (*à Patrice*) Toi, je vais te gronder. Ce n'est pas gentil de te sauver de moi... Qu'est-ce que tu tiens dans ta main ?

PATRICE, *il cache le revolver dans son dos* — Maman, laisse-le-moi...

COLETTE — Patrice. On ne joue pas avec un vrai revolver, c'est dangereux. Patrice, écoute-moi.

DANIEL — N'ayez crainte Madame, le revolver n'est pas chargé. Je vous assure.

COLETTE — Et s'il le brisait ?

DANIEL — Il est déjà brisé.

*Patrice s'esquive en brandissant son arme ; on l'entend courir. Colette et Daniel se regardent longuement, puis...*

DANIEL — Quel âge a-t-il ?

COLETTE — Il vient tout juste d'avoir huit ans.

DANIEL — Il est gentil.

COLETTE — Espiègle surtout...

DANIEL — Avez-vous d'autres enfants ?

COLETTE — C'est le seul. Je n'ai que lui...

*Colette sourit faiblement, puis son visage devient grave, trahit l'envoûtement qui s'empare d'elle. Colette et Daniel se regardent intensément, ensorcelés l'un par l'autre. Ils se reconnaissent. Le visage de Colette est soudain troublé par la voix de Patrice qu'on entend de loin...*

PATRICE — Haut les mains, papa, ou bien je te tue !

M. HENRY, *éclat de rire* — Donne-moi ce revolver.

PATRICE — Non ! non...

M. HENRY — Où as-tu laissé maman ? (*On entend quelques pas : Monsieur Henry surgit.*) Patrice ne t'a pas fait trop de difficultés ?

COLETTE — Non...

M. HENRY — Tu viens ? Je suis prêt à partir tout de suite. J'ai tout réglé... (*Il regarde Daniel.*) On te cherche depuis tout à l'heure Daniel. Tu ferais bien d'aller au comptoir. Il y a des clients qui attendent.

DANIEL — Bien, Monsieur Henry. (*Il part.*)

*La caméra reste sur le groupe : M. Henry — Colette — Patrice.*

COLETTE — Patrice, ne touche plus à ce revolver.

Fade out *des voix.*

*Musique.*

Fade out *de l'image.*

*Décor : Une cabine téléphonique dans un restaurant. On entend une musique envahissante de juke-box (le thème). Daniel referme la porte de la cabine. Il est nerveux. Il glisse la pièce de monnaie, commence à composer, puis raccroche brusquement. Il appuie sa tête un moment sur le téléphone. Daniel recommence,*

*compose un numéro, attend. La caméra s'approche de lui. (La conversation est déjà commencée...)*

DANIEL — ... Vous vous souvenez de moi?... oui?

*Fade out de la voix... Musique.*

*Décor : La chambre de Colette. Le téléphone sonne. Elle court fermer la porte, répond.*

COLETTE — Bonjour, comment allez-vous aujourd'hui? J'ai bien pensé...

*Fade out de la voix.*

*Décor : Même cabine téléphonique. Daniel a beaucoup plus d'assurance.*

DANIEL — J'espère que je ne vous ennuie pas trop... Colette...

*Décor : La chambre de Colette. Elle est étendue sur le lit. Le téléphone sonne. Elle tend le bras.*

COLETTE — Toi, enfin... j'attends ton appel depuis une éternité.

*Fade out.*

*Décor : Le magasin. La caméra commence en gros plan sur Daniel. Dolly Back. Daniel regarde sa montre.*

DANIEL — Cinq heures et vingt...

*En reculant, la caméra fait voir le décor du magasin qui comprend les comptoirs, les vitrines où sont exposés les fusils et, au fond, le bureau du patron qu'on découvrira plus tard au cours de cette scène. Daniel et Jacques sont appuyés nonchalamment sur un comptoir.*

DANIEL — Encore cinq minutes et je me sauve.

JACQUES — Qu'est-ce que tu fais ce soir?

DANIEL — Mon programme est tout fixé.

JACQUES — Tu vas au cinéma?

DANIEL — J'ai mieux à faire...

JACQUES — Raconte.

DANIEL — Depuis trois semaines, ma vie est bouleversée... Je ne peux pas t'en dire plus, pour l'instant. Un jour, peut-être...

JACQUES — Je vois. Tu veux te faire prier.

DANIEL — C'est un secret...

JACQUES — Bon, n'en parlons plus...

DANIEL — L'heure approche. Je vais aller mettre mon imperméable...

*Daniel s'éloigne. Arthur, tout près de Jacques, ferme les vitrines une à une après les avoir examinées.*

JACQUES — À quoi penses-tu Arthur ?

ARTHUR — À ce que je fais.

JACQUES — Tu me déçois.

ARTHUR — Éloigne-toi. Tu m'empêches de travailler.

JACQUES — Il faut que je te raconte le film que j'ai vu hier soir. Tu m'écoutes ? C'est l'histoire d'un type qui se drogue à la cocaïne... Physiquement, il a plutôt ton genre...

ARTHUR — Et mentalement il te ressemble.

JACQUES — Sacré Arthur, toujours le mot pour rire.

*Arthur devient soudain préoccupé. Il va au bureau du patron et revient avec lui devant une vitrine.*

ARTHUR — Le revolver était là ce matin quand j'ai fait mon inspection. Selon moi, il n'a pas été vendu aujourd'hui... et dans ce cas, sa disparition reste inexplicable. Inexplicable !

M. HENRY — Toi, Jacques, as-tu remarqué quelque chose ?

JACQUES — Je ne me souviens même pas du revolver qui se trouvait là. Ce n'est pas que je connaisse mal le stock...

ARTHUR — C'est le « sept millimètres Browning », modèle de luxe avec la crosse plaquée en argent.

M. HENRY, *après un silence* — Il faut se rendre à l'évidence : il a été volé !

ARTHUR — Je me demande comment un client peut s'emparer d'une arme dans une vitrine sans être remarqué !

*M. Henry se dirige vers son bureau où il parle avec Arthur. Puis Arthur sort. M. Henry s'affaire, parle avec Odile. Ces conversations, observées de loin par Jacques, ont un petit air de mystère. Daniel revient, vêtu de son imperméable.*

DANIEL — À demain.

ARTHUR — Pas si vite.

DANIEL — Si tu as besoin d'aide pour fermer le magasin, demande à Jacques... pour une fois.

ARTHUR — Personne ne doit sortir du magasin pour le moment !

JACQUES — Le patron te soupçonne d'avoir volé un revolver...

DANIEL, *devenu rageur* — Qu'est-ce qu'il lui prend encore à celui-là ? (*À ces mots il regarde en direction du patron.*)

ARTHUR — Un « sept millimètres Browning » est disparu mystérieusement. C'est tout...

DANIEL — Qu'est-ce que tu veux que je fasse avec ton « sept millimètres » ?

JACQUES — Te flamber la cervelle. J'ai déjà vu cela dans un film français. Le type volait un revolver pour se suicider. Il a raté son coup : il a fait de la prison pour vol... (*Arthur, très nerveux, fait les cent pas devant Jacques et Daniel.*) Tu parles d'un idiot. Il n'a qu'à se faire rembourser par sa compagnie d'assurances, au lieu de s'agiter...

DANIEL — Il faut que ça tombe un jour où j'ai un rendez-vous. C'est à croire qu'il fait exprès pour me contrarier.

JACQUES — S'il y avait un voleur dans le personnel, il ne serait pas assez stupide pour s'embarasser d'un revolver. Il prendrait plutôt de l'argent. Non, mais regarde-le se donner des airs. Il a trop vu de films policiers : il se prend pour Maigret... moins le flair.

ARTHUR — Je vous le jure qu'il n'est pas content.

DANIEL — Moi non plus.

ARTHUR — Imagine : être volé par un de ses employés...

JACQUES — Arthur, tu raisones mal. Commence par prouver que ce n'est pas un client qui a fait le coup avant d'accuser... des amis ! (*plus joué que sincère*)

ARTHUR — Je n'accuse personne... seulement c'est aussi notre responsabilité de protéger la marchandise.

JACQUES — Parlons-en de la marchandise ! J'en fais des cauchemars... La nuit, tous mes rêves sont peuplés de fusils et de carabines. Travailler huit heures par jour entouré d'armes à feu, il y a de quoi devenir fou... ou assassin. Mais pas voleur.

DANIEL, *regarde l'heure* — Décidément je suis en retard...

JACQUES — Avertis... la personne qui t'attend. Téléphone-lui, dis-lui de patienter...

DANIEL — C'est plus compliqué que tu crois...

*Odile sort du bureau du patron.*

JACQUES — Tiens, une privilégiée...

DANIEL — Bien sûr, on comprend...

JACQUES — Alors Odile, tu ne m'embrasses plus avant de partir ?

ODILE — Penses-tu ? J'ai du goût.

JACQUES — Moins que je croyais...

ODILE, *elle sourit* — Farceur !

JACQUES — Quand tu auras compris que je suis sérieux, il sera trop tard...

ODILE — Bye bye. (*Elle sort.*)

*Attente. Jacques dessine des revolvers sur une feuille blanche.*

DANIEL, *impatient* — Que peut-il bien machiner ?

*Puis, mix sur la feuille de Jacques, maintenant toute couverte de revolvers. Le temps a passé. M. Henry s'approche du groupe : le silence se fait.*

M. HENRY — Je n'ai trouvé aucune trace du « sept millimètres » dans les factures de la semaine. Si c'est une erreur, nous aurons tout le temps de la découvrir demain. Et si c'est vraiment... un vol, je prendrai les mesures nécessaires pour connaître son auteur. Et cela ne tardera pas. Je n'ai plus besoin de vous... (*Le groupe s'éloigne. Le patron rappelle :) Arthur !*

ARTHUR — Oui Monsieur Henry.

*M. Henry lui fait signe de le suivre, et l'entraîne dans son bureau. Sur le pas de*

*la porte, Jacques et Daniel échangent ces mots :*

JACQUES — Ça me surprendrait qu'il découvre le coupable. Il est trop bête !

DANIEL — Je n'aime pas le ton autoritaire qu'il prend avec nous. Il nous considère comme ses domestiques...

JACQUES — Autoritaire mais paternel aussi !

DANIEL — C'est ce qui m'agace en lui...

*Décor : Un bar. Décor à deux faces : le bar avec ses tabourets et son étalage de bouteilles ; puis, une porte tournante en verre au-delà de laquelle on ne voit rien sinon quelques reflets de lumière qui nous indiquent que c'est la rue. Tables à discrétion. Aucun inconvénient à ce que ce soit un bar presque désert.*

*Colette est comme pétrifiée dans l'attente. Son visage a une expression grave, immobile, où rien ne se lit, sinon une sorte de tension. Quand la porte tourne sur elle-même, elle regarde. Finalement, Daniel apparaît et va vers Colette. Pendant quelques secondes, les deux amoureux se regardent avidement sans rien dire. (Au début de la scène, la conversation sera jouée machinalement, sur un mode mineur, presque distraitement. Il doit ressortir de ces répliques d'approche que l'amour de Colette et de Daniel déborde la portée des paroles qu'ils échangent.)*

COLETTE, *après un soupir de détente* — Qu'est-ce que tu as fait, Daniel ?

DANIEL — Ah, c'est tout un roman.

COLETTE — J'ai pensé que tu ne viendrais pas.

DANIEL — J'avais tellement peur que tu partes avant mon arrivée...

COLETTE — Je t'attends depuis cinq heures trente.

DANIEL — Ce n'est pas ma faute. Ton mari... nous a retenus au magasin au sujet d'un vol insignifiant. Un moment, j'ai cru qu'il faisait exprès. Mais comment l'aurait-il su que j'avais rendez-vous avec toi ? Quelle histoire !

COLETTE — C'est étrange. Tu crois qu'il devinait ?

DANIEL — Mais non, mais non... Je divaguais. En réalité... Ah, ne parlons pas de lui, veux-tu ? C'est fini, il est bien loin d'ici, il n'existe pas ton mari. *(au garçon qui s'est approché de la table à ce moment)* Un scotch et... *(consulte Colette du regard)* ... un autre Martini. *(à Colette)* Il y a longtemps que tu es arrivée ?

COLETTE — Je viens tout juste de te le dire : cinq heures et demie... Tu ne m'écoutes pas ?

DANIEL — J'étais distrait par toi...

*Colette et Daniel gardent le silence pendant que le garçon sert les consommations.*

COLETTE — Qu'est-ce que tu avais hier ? Ta voix m'a paru tellement changée au téléphone.

DANIEL — Un peu de grippe. Je faisais de la fièvre.

COLETTE — Et tu me le cachais...

DANIEL — J'allais te le dire, quand...

*Intentionnellement Daniel ne termine pas sa phrase. Un moment de silence.*

COLETTE — Quand Émile est entré dans ma chambre. Je ne pouvais pas faire autrement Daniel... Je ne t'ai même pas dit bonsoir. T'imagines-tu que je suis heureuse quand je raccroche le téléphone pendant que tu parles ? J'en reste bouleversée... Émile est arrivé brusquement. J'ai entendu du bruit. Deux secondes après il était devant moi.

DANIEL — Ah, lui...

COLETTE — Tu as les yeux cernés. Je le vois bien que tu es malade.

DANIEL — Je me sens un peu fatigué depuis quelques jours.

COLETTE — Tu aurais besoin de repos. Qu'as-tu fait hier soir, après le téléphone ?

DANIEL — Rien, absolument rien, pourtant je suis fatigué... J'ai pensé à toi.

COLETTE — Daniel...

DANIEL — Toi... qu'est-ce que tu as fait après l'arrivée de ton mari ?

COLETTE — Un peu de lecture.

DANIEL, *après un long silence* — C'est tout ?

COLETTE — Daniel, j'ai pensé à toi tout le temps, je ne t'ai pas quitté. (*un temps*) Émile était très distant, crois-moi. D'ailleurs, il m'a fait peur.

DANIEL — Raconte.

COLETTE — J'ai dit que j'irais peut-être au cinéma aujourd'hui et il m'a dit « seule évidemment ? ». Et il avait l'air étrange... J'ai répondu « oui » le plus machinalement possible...

DANIEL — Quel visage avait-il ?

COLETTE — Il avait l'air de savoir quelque chose, mais quoi ?... Ah, il doit bien sentir que je ne suis plus la même avec lui, que je l'évite. Crois-tu qu'il peut concevoir un soupçon ?

DANIEL — Je ne sais pas.

COLETTE — Ce que tu me racontais tout à l'heure aurait donc du sens. Il t'aurait retenu au magasin simplement pour observer tes réactions...

DANIEL — Peut-être... (*un temps*) Si seulement je pouvais le démasquer et lire dans ses pensées...

COLETTE — N'y pensons plus... D'ailleurs j'ai eu ma part d'émotions aujourd'hui. Patrice m'a donné un coup au cœur ce matin : il est arrivé à la maison le front et la tempe gauche couverts de sang. Il avait fait une chute en bicyclette. J'ai eu un moment d'effolement, j'imaginai le pire. Tout cela m'a épuisée... (*Elle s'arrête, lui sourit tendrement.*)

DANIEL — Tu es belle.

COLETTE — C'est vrai ? (*coquette, mais très peu*)

DANIEL — Oui, tu es belle Colette.

COLETTE — J'ai des rides de vieille femme...

DANIEL — J'aimerais tes rides, mais je n'en vois aucune...

COLETTE — Tu dis ça...

DANIEL — Je suis certain que tu n'as jamais été aussi belle de ta vie.

COLETTE — Tu fais semblant d'oublier mon âge...

DANIEL — J'aime ton âge, tout ce que tu as vécu avant de me connaître, j'aime ta tristesse autant que ton sourire, j'aime ta voix au téléphone, ta chevelure, tes mains, ta façon de rouler les « r », tes yeux...

COLETTE — Je ne roule pas les « r »...

DANIEL, *grave* — Je t'aime tout entière.

COLETTE — Daniel...

DANIEL — En te voyant, dès la première fois, je t'aimais déjà.

COLETTE — Si Patrice ne m'avait pas désobéi ce jour-là, s'il ne s'était pas caché de moi derrière une certaine étagère du magasin, que serait-il advenu de nous deux ?

DANIEL — Je t'ai reconnue tout de suite, mon amour. ... Quelques secondes après, quand j'ai compris que tu étais la femme de mon patron cela m'a fait mal. Tu venais de te révéler à moi et aussitôt je te perdais. Et aux mains de mon patron... Ah, il fallait que notre amour se révèle, dès sa naissance, une entreprise désespérée... Il fallait qu'il ressemble à toute ma vie pour que je le reconnaisse...  
(*silence*)

COLETTE — Parle-moi encore.

DANIEL — Tu sais tout maintenant.

COLETTE — Je ne sais pas pourquoi tu m'aimes...

DANIEL — Moi non plus.

COLETTE — Tu as sûrement des raisons...

DANIEL — Je t'aime... parce que tu as du sang dans les veines et que j'aime ton sang. Je le vois gonfler ta peau, t'inonder doucement de palpitations, affluer à tes lèvres, te caresser sans cesse en te donnant la vie... Je suis amoureux de ta vie. Les gestes que tu inventes, ta sensibilité, la façon que tu as de renverser la tête quand tu ris..., tout ce que tu fais te ressemble.

COLETTE — Tu me parles pour la première fois...

DANIEL — Tu contiens le monde à mes yeux, tu remplaces l'horizon, la chaleur de la terre, les cours d'eau, le soleil... Tu es ma demeure. Je veux m'arrêter sous ton toit. Je n'irai pas plus loin...

COLETTE — Daniel...

DANIEL — Qu'y a-t-il ?

COLETTE — Rien. Je dis ton nom.

*Daniel rit un peu, comme en lui-même.*

COLETTE — Tu ris... qu'est-ce que j'ai fait encore ?

DANIEL — Rien... (*Il continue de sourire.*)

COLETTE — Daniel, tu te moques de moi.

DANIEL — Au contraire. Je me moque de moi-même, de ce que j'allais te dire...

COLETTE — Tu vas me faire souffrir si tu ne me le dis pas...

DANIEL — C'est une banalité, une phrase usée, qui a dû servir dans tous les mauvais romans...

COLETTE — Dis quand même.

DANIEL — Non...

COLETTE — Je me moque des mauvais romans... Je veux savoir.

DANIEL, *sans accent mais sans ironie, il débite* — Nous étions faits l'un pour l'autre...

COLETTE, *passionnée* — Et c'est cela que tu trouves banal, ordinaire ? Ah, je voudrais bien que tous les hommes puissent dire cette phrase une fois dans leur vie et que ce soit vrai... Oui, Daniel, nous étions faits l'un pour l'autre. C'est vrai, c'est merveilleusement vrai...

*Colette et Daniel s'embrassent. Un baiser sans tumulte, harmonieux, sacré.*

DANIEL — Par toi, je suis né une seconde fois. Depuis que je te connais, je respire enfin, j'ouvre les yeux pour la première fois, je vis à nouveau. Tout se transforme autour de moi ; même ma propre vie m'apparaît sous une lumière nouvelle. Je veux rompre avec tout ce qu'il y a d'ancien dans ma vie, tu m'en donnes la force, Colette. À cause de toi, je surmonte mes craintes et ma lassitude, je veux quitter mon travail. Qu'importe ces trois années gaspillées par ma faute... Aujourd'hui je me sens la force d'entreprendre mes études de médecine. Cinq ans d'études... ce n'est pas trop long pour réaliser la seule ambition de ma vie.

COLETTE — Je te vois médecin...

DANIEL — Je le serai... Je me mépriserais toute ma vie si je n'atteins pas ce but. À vingt et un ans, je manquais d'argent, alors je me suis laissé aller... Mais toi tu me rends la force qui me manquait alors.

COLETTE — Tu es né pour comprendre les autres et les aimer. Là, je te reconnais...

*À ce moment, la porte tournante se meut. On distingue une ombre qui fait tourner la porte. Puis, la caméra nous montre Colette levant les yeux vers la porte. À ce moment, on aperçoit l'ombre pousser la porte tournante dans l'autre sens, pour sortir.*

COLETTE — C'est Émile !

DANIEL, *avec effroi* — Ton mari !

COLETTE — Cet homme avec un paletot gris exactement comme le sien... il a poussé la porte lentement comme pour bien nous observer. Puis quand j'ai regardé, il sortait...

DANIEL — Tu l'as vu distinctement ?

COLETTE — Tu ne peux pas savoir quel choc cela m'a fait.

DANIEL — C'est impossible que ce soit lui. Comment nous aurait-il retracés ?... Remets-toi Colette... Il y a des gens qui hésitent avant d'entrer quelque part et qui ressortent aussitôt. J'ai souvent fait ça moi-même. Ce n'est pas un comportement mystérieux...

COLETTE, *elle soupire* — Mon cœur bat.

DANIEL — Oublie cela, Colette...

COLETTE — C'est un avertissement, Daniel... Il y aura toujours une ombre qui viendra nous rappeler que nous n'avons pas le droit de nous aimer ! J'ai peur...

DANIEL — Les premières fois que je téléphonais tu t'imaginais que les opératrices du téléphone épiaient nos conversations... Tu ne devrais plus avoir peur quand je suis là, avec toi, et quand nous nous embrassons comme tout à l'heure... Sais-tu, moi aussi j'ai eu peur déjà...

COLETTE — Tu ne me l'as jamais dit...

DANIEL — Quand je t'ai téléphoné la première fois. J'avais peur de toi. Je tremblais d'émotion. J'avais inventé un bien faible prétexte pour te parler... Je jouais ma vie sur quelques phrases.

COLETTE — Et moi je ne respirais plus. Je n'osais pas y croire, ni trop m'abandonner à mon bonheur. Il me semblait que je trahissais mon émoi, que tu lisais dans mon cœur sans la moindre équivoque... (*Ils se regardent tendrement.*) (*Colette regarde sa montre ; après un moment*) ... Daniel, je dois partir...

DANIEL — L'autre soir tu es restée avec moi jusqu'à dix heures.

COLETTE — Ce soir, c'est différent. J'ai promis d'être là à sept heures trente et il est déjà passé sept heures... Et le temps de me rendre...

DANIEL — Reste encore. Je viens à peine d'arriver...

COLETTE — Ne me tourmente pas, Daniel.

DANIEL — Invente n'importe quel mensonge, mais ne pars pas tout de suite.

COLETTE — Si je m'écoutais, je n'y retournerais pas avant minuit, je n'y reviendrais plus. Que veux-tu, je l'ai habitué à ma précision. J'arrive à temps à tous mes rendez-vous...

DANIEL, *méchant* — À quoi bon te retenir ? Tu n'es plus ici, tu es déjà partie. Va retrouver ton mari ! Je suis trop exigeant : je devrais me contenter des minutes que tu lui voles et de nos téléphones... Le téléphone, c'est de tout repos. Même si nous parlons une heure tous les midis, il ne peut rien savoir. C'est discret, invérifiable et ça te complique moins la vie !

COLETTE — Tu n'es pas raisonnable...

DANIEL — Apprends-moi à l'être, à me contenter d'un juste partage de ta présence entre lui et moi ! Je n'ai aucun sens de la mesure. Je ne sais pas m'arrêter. Il faudrait que j'apprenne à t'aimer sans excès, à te laisser partir à temps pour rejoindre ton mari... (*soudain passionné*) Je t'aime Colette. Toutes les lois m'interdisent de t'aimer ; mais je n'y puis rien. Aucune loi ne peut m'empêcher d'avoir besoin de toi !

COLETTE — La vie est absurde : nous nous sommes rencontrés trop tard.

DANIEL — Trop tard ? Non !

COLETTE — J'ai choisi ma vie, je suis liée désormais. Comment en sortir ? Fuir tous les deux ? Ce serait courir au malheur... Il n'y a aucun espoir. Les évasions ne réussissent jamais.

DANIEL — Au contraire, tout est possible.

COLETTE — Tu t'illusionnes...

DANIEL — Je suis incapable de t'aimer et de renoncer à toi en même temps. Je veux vivre avec toi, Colette... Je veux te garder près de moi jusqu'à mon dernier souffle. Ne me demande pas de t'aimer autrement.

COLETTE — Il est trop tard pour moi... J'ai vécu neuf ans avec Émile, neuf ans qui m'ont appauvrie. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un mariage ordinaire, même pas malheureux ! Car le malheur donne la force pour en sortir, mais un mariage plus ou moins heureux n'éclate jamais. Soudain, on est usé, fatigué de jouer le jeu... Émile n'est pas un bourreau, non ! Mais il m'a dépouillée de moi-même, sans me le demander et sans me dire merci. Tout ce que j'aimais en moi s'est gaspillé près de lui. À vingt-cinq ans, j'étais enthousiaste, émerveillée, remplie d'amour et j'étais belle aussi...

DANIEL — Tu es belle en ce moment...

COLETTE — Tu m'aurais aimée alors...

DANIEL — C'est maintenant que je t'aime...

COLETTE — Il m'a dépossédée. Je suis une ville qu'on a pillée, sans même soupçonner sa splendeur, une ville détruite, sans âme, un souvenir de conquête... Je suis prise ! Mon corps n'est plus à moi. (*Silence. Colette a les larmes aux yeux.*) Je ne savais pas que tu existais... Je ne pouvais pas attendre sans raison. Alors je me suis résignée à n'avoir aucune existence propre, à vivre pour Émile sans d'autre but que de le rendre heureux comme il le désirait. Je lui appartenais. C'était tout naturel qu'il profite de moi. C'est sa façon d'aimer... Peu lui importe si pendant neuf ans, à ses côtés, j'ai attendu quelqu'un d'autre. Quand je rêvais d'un autre amour que le sien, il me reprochait d'être distraite, rien de plus. Je portais mon rêve comme depuis sept semaines je porte notre secret : Émile ne remarque rien tant que je suis là au moment qui lui convient et que je ne prends pas plus de place qu'un chat. Moi j'aime les chats : quand ça ne m'amuse plus de les caresser, je les repousse du pied. C'est ce qu'Émile fait avec moi...

*Colette, les larmes aux yeux, ramasse ses gants, son sac, tout en disant ce qui suit : elle range ses objets, se donne un coup de peigne : tous ces gestes ne font que scander le monologue suivant :*

C'est cela ma vie. Ce n'est pas beau, ni mystérieux. Je n'ai pas de grandes souffrances à étaler, ni de secret séduisant... C'est beaucoup plus simple : je suis vidée. On m'a volé mon âme et je me suis laissé faire... Voilà qui tu aimes. Tu arrives trop tard dans ma vie, quand il ne reste plus rien... Je ne peux pas reprendre ce que j'ai donné. Ces neuf années de défaites sont irréparables.

DANIEL — Ne dis pas cela.

COLETTE, *en se levant de table et se dirigeant vers la porte tournante* — Moi je ne peux pas recommencer ma vie. Et si parfois je cède au rêve impossible de tout quitter, c'est que je redeviens la jeune fille que j'étais, belle, intacte, assoiffée d'amour. Je voudrais tout effacer, repartir à neuf, venger mes années perdues ! Mais personne au monde n'a jamais réussi dans une telle entreprise.

*Colette va s'engouffrer dans la porte tournante : Daniel la retient par son manteau.*

DANIEL — Attends.

COLETTE — Après tout ce que je t'ai dit, tu ne m'aimeras plus...

DANIEL — Je t'aime plus que ma propre vie.

COLETTE — Est-ce possible ?

DANIEL — Je n'arrêterai jamais de t'aimer...

*Ils s'embrassent. La porte tourne lentement pendant leur baiser. Colette se dégage : c'est un inconnu qui entre...*

COLETTE — Pourquoi nous aimer, quand cela ne peut engendrer autre chose qu'un malheur ? (*Elle part : Daniel la suit.*) Reste. Ne sortons pas ensemble...

DANIEL — Je t'appellerai demain matin.

COLETTE — Non. Émile prend congé demain : il sera à la maison...

DANIEL — Alors, samedi ?

COLETTE — Ce serait imprudent. Dimanche aussi...

DANIEL — Trois jours sans te parler...

COLETTE — Ne sois pas triste.

DANIEL — C'est déjà fait.

COLETTE — N'oublie pas que mardi prochain nous danserons ensemble... Bonsoir.

*Colette le regarde une dernière fois alors qu'elle s'éloigne en tournant avec la porte.*

*Décor : Le magasin. Un client épaula un fusil dont il tient le canon en direction de la caméra. Puis il se met au repos, épaula de nouveau le fusil, prestement, en suivant dans l'air un gibier imaginaire. Après cette manœuvre il dépose le fusil sur le comptoir.*

CLIENT II — Trop lourd. Beaucoup trop lourd...

ARTHUR — Vous n'êtes pas le seul à vous plaindre de cela... J'ai ici un « douze » belge qui ferait peut-être votre affaire.

*Arthur le sort de son fourreau, le soupèse, l'examine soigneusement et le tend au client. La caméra se dégage de ce groupe qu'on entendra et verra en second plan. Dans son dolly back, la caméra nous découvre Daniel qui déballe des revolvers et les aligne sur le comptoir. Au fond, on aperçoit Monsieur Henry qui observe visiblement Daniel. Daniel se sent regardé. Il est agacé. Il continue de placer des revolvers à l'endroit même où, déjà, un Browning avait disparu... Ce*

*jeu des regards qui se croisent et se fuient continue avec insistance. Daniel en semble gêné. Daniel, dans un geste maladroit, fait glisser plusieurs revolvers sur le plancher. Le client et Arthur se détournent. Daniel se penche pour ramasser les revolvers. Arthur et son client se rapprochent de lui pour conclure la vente.*

ARTHUR — Et regardez-moi ce mécanisme. C'est impeccable.

CLIENT II — Ça fait toute la différence.

ARTHUR — Avec une arme de cette qualité vous ne serez pas déçu.

CLIENT II — J'espère bien...

*Arthur prend son livre de factures. Daniel est là tout près. On voit Monsieur Henry se lever de son bureau et s'approcher de Daniel.*

CLIENT II — Savez-vous, j'ai découvert un bon endroit pour le canard... Vous préférez chasser le chevreuil peut-être ?

ARTHUR — Moi, je ne chasse jamais.

*Daniel se relève. Monsieur Henry est placé devant lui et le regarde dans les yeux.*

M. HENRY — Pourquoi es-tu nerveux ?

*Décor : Très sommaire. Un parquet de danse surélevé, entouré de noir : dans le fond, on distingue à peine quelques lumières et de la fumée de cigarette. Le couple est seul sur le parquet. Colette et Daniel dansent en pivotant très lentement, ce qui nous découvre alternativement le visage de Colette, puis celui de Daniel. L'idéal serait de capturer le mouvement des têtes en gros plan, à chaque étape du rapprochement. On aurait alors un « pas de deux » où chaque visage serait caché puis dévoilé sans cesse. Au cours de la danse, l'étreinte de Daniel devient de plus en plus enveloppante...*

DANIEL — Tu danses bien.

COLETTE — C'est comme si nous dansions ensemble depuis toujours... et c'est la première fois.

DANIEL — Nous nous accordons tout naturellement. Il en serait ainsi à tout instant du jour et de la nuit...

*Colette et Daniel perdent leur accord.*

COLETTE — Je ne te suis plus, je t'ai perdu...

DANIEL — Tiens, voilà...

COLETTE — C'est ma faute.

DANIEL — J'étais distrait. C'est ma faute à moi... *(Ils se reprennent en accord.)*  
Tu te plais ici ?

COLETTE — C'est tellement nouveau. J'ai le sentiment d'être dans une autre ville, très loin de Montréal. Je suis dépaysée...

DANIEL — Cela veut dire « déçue » ?

COLETTE — Tu ne comprends donc pas que tu es mon seul pays et que je n'ai pas d'autre ville, ni d'autre quartier que là où tu m'emmènes. À chaque rendez-vous, tu me fais découvrir un nouvel endroit. Je refais la géographie de Montréal d'après nos rencontres... Tu m'apprends des noms de rues, tu divises la ville en zones magiques que nous seuls connaissons. Tout change en moi, autour de moi, comme en ce moment quand tu me fais tourner... Je n'aperçois du monde que ce qui tient entre ton épaule et ton cou. Cela me suffit...

DANIEL, *après un temps* — Tu dances trop bien...

COLETTE, *sourit* — Tu es drôle.

DANIEL — Quand je pense à toutes les fois où tu as dansé avec lui, comme en ce moment...

COLETTE, *elle lui parle à l'oreille* — Tu veux me tourmenter encore ?... Mon amour, je n'ai jamais dansé avant ce soir, ou alors c'était en rêve ou dans une vie antérieure. Tu es ma première danse, mon premier rendez-vous... *(en l'embrassant doucement dans le cou)*... mon premier amour.

DANIEL — Colette...

*Décor : L'arrière-magasin. La caméra nous montre d'abord l'espace. Le vide où se tenait Colette à la première rencontre. Après, nous découvrons Daniel, resté dans la même position.*

DANIEL — Colette...

*En se déplaçant, Daniel heurte une étagère, renverse des objets divers qu'il se penche aussitôt pour ramasser. Puis il s'arrête net et se redresse orgueilleusement. J'ai une âme d'esclave !*

(*Et il repousse les objets du pied avec rage.*) (*voix intérieure*) Comment peut-elle m'aimer... moi ?

*Daniel arpente l'allée et s'arrête brusquement. Il prend un revolver au hasard sur les étagères.* (*voix intérieure*) Ce revolver est la propriété de son mari... (*Il le dépose, met la main sur d'autres objets qui se trouvent sur les tablettes.*) Cette carabine est son bien, tout cela est à lui, de la même façon qu'il possède Colette ! (*à voix basse*) Moi je n'ai rien. Je ne m'appartiens pas moi-même... (*voix intérieure*) Il me reste l'amour de Colette : c'est là mon seul bien, ma seule grandeur... Le reste ne compte plus. (*En disant ces mots il tient un revolver dans sa main.*)

*À l'extrémité, derrière Daniel, on aperçoit un canon de fusil pointé vers Daniel : le canon s'ajuste lentement et mystérieusement, quand le canon est braqué sur Daniel, on aperçoit une main chercher la détente, puis la presser. Détonation ! Daniel se retourne, stupéfait, atterré... On entend alors un grand éclat de rire, puis Jacques apparaît, l'arme à la main. Jacques continue de rire irrésistiblement.*

JACQUES — Ne fais pas cette tête de macchabée ! Sinon je vais croire que je t'ai tué vraiment, alors que (*il rit*)... l'arme était chargée à blanc ! N'aie aucune crainte. Ton cœur bat, tu vis... (*il rit*) Ça surprend un peu évidemment, ça fait drôle de se faire tirer dessus comme ça, sans raison précise... (*On entend un bruit de pas tout près.*) Crois-tu qu'il a entendu le coup ?

*On entend les pas de M. Henry se rapprocher. Jacques et Daniel sont figés sur place. M. Henry apparaît.*

M. HENRY — Que s'est-il passé ?

JACQUES — Moins que rien. J'ai fait un essai de cartouches, c'est que... une caisse de « douze » me semblait sérieusement atteinte par l'humidité. Pour être sûr de ne pas duper votre clientèle, j'ai cru bon de vérifier. Conclusion : la poudre est bien sèche...

M. HENRY — Et toi Daniel, qu'est-ce que tu fais ici au juste ?

*Daniel perd contenance.*

JACQUES, *obséquieux* — Il m'aidait à transporter la caisse... humide...

M. HENRY — Je vois ce que c'est. (*Il prend le fusil de Jacques.*) Et ça ?

JACQUES — Je le rapportais justement... Il me fallait bien une arme pour faire l'essai.

M. HENRY, *un long temps, puis* — Je n'aime pas les bouffons,... ni les hypocrites ! (*Il tourne les talons.*)

JACQUES, *à voix basse* — Si on ne peut plus s'amuser maintenant... (*un temps*) (*Jacques reprend son fusil : il rit.*) Dis donc, il faudrait tirer à blanc sur Arthur...

DANIEL — Jamais. Tu vas le tuer pour vrai : il mourra de peur. (*Daniel qui était resté hébété, commence à se détendre. Il rit avec Jacques.*) On peut dire que tu as une façon bien à toi d'aborder les gens... (*il rit*) En tout cas, tu as réussi ton effet : j'ai eu peur, mais vraiment peur...

JACQUES — Il y a des caisses et des caisses de balles blanches qui sont en train de moisir ici. On n'en vend jamais, même les rats n'en mangent pas... La poudre blanche doit être empoisonnée ! Je commence à croire que les gens n'ont plus d'humour. Imagine... tu fais la cour à une femme. Elle se refuse. Tu menaces de te tuer si elle ne se rend pas. Elle croit que tu fais du chantage parce que tu n'as pas une tête à suicide. C'est là qu'elle se trompe. Tu sors ton Browning automatique, tu l'appliques bien soigneusement sur la tempe... et pan... Elle en sera quitte pour un évanouissement, et toi tu es sain et sauf pour la prendre dans tes bras.

DANIEL — Je ne crois pas aux balles blanches. J'aurais peur que le revolver soit chargé pour vrai...

JACQUES — Daniel, il faut que je te fasse une confidence. Je suis amoureux. Cette fois je te jure, c'est pour de bon. Une femme, ah... (*fait un geste superlatif*) ... J'en perds la tête.

DANIEL — Es-tu vraiment amoureux ?

JACQUES — Tu ne peux pas savoir Daniel. Le grand amour ! Je la rencontre tous les soirs depuis deux semaines et chaque fois il se produit des... événements, des progrès. Enfin...

DANIEL, *grave, lointain* — Pourrais-tu te tuer pour elle ?

JACQUES — Mais oui, ça va de soi ! De préférence avec une balle blanche...

DANIEL — Alors tu ne l'aimes pas ?

JACQUES — Pourquoi irais-je me tuer ? Je n'en ai aucune envie... Sans vouloir te vexer, je préfère sortir, danser, jouer dans ses cheveux, l'embrasser... enfin, vivre. Il faut se rendre à l'évidence : l'amour est une chose extraordinaire !

DANIEL — Moi je trouve que c'est une chose terrible.

*Cut au décor du magasin où se trouvent quelques clients. Jacques arrive en transportant son fusil allègrement. Il se rend au bureau du patron où Odile se trouve seule. Il brandit le fusil dans la direction d'Odile.*

JACQUES — Allons beauté, sors avec moi ou je t'envoie une salve.

ODILE, *un peu blasée mais cordiale* — Tu prends les grands moyens maintenant ?

JACQUES — Donne-moi vite un rendez-vous...

ODILE — Oui. Demain matin à neuf heures, comme tous les matins... c'est si agréable de travailler ensemble.

JACQUES — J'ai un aveu à te faire : si je continue de travailler ici, c'est uniquement pour tes beaux yeux... Au fait, tu devrais faire augmenter mon salaire. Sers-toi de ton influence auprès de... (*jette un regard sur la chaise du patron*) (*Odile lui fait la tête.*) Merci quand même...

*Il se retire en chantonnant quand le patron entre. Daniel, accoudé sur le comptoir, regarde nonchalamment devant lui les armes à feu. Arthur s'approche de lui...*

ARTHUR — Tout à l'heure, j'ai vendu à un client le fusil belge, tu sais le « douze » tout chromé. Quand un client achète un fusil que j'aime, c'est comme s'il me l'enlevait...

DANIEL — Depuis le temps que tu en vends, tu ne t'es pas encore habitué ?

ARTHUR — Ah mais celui-là... (*un temps*) Je m'attache à des objets qui ne sont pas à moi et qu'on m'enlève un à un.

DANIEL — Moi, c'est le contraire. Je déteste ce que je vends... d'ailleurs, je me demande encore pourquoi j'ai échoué dans les fusils ! Ah... j'ai passé bien près de réussir ma vie, mais je manquais d'argent. Je n'avais pas de quoi payer mon inscription en médecine. Et mes parents ne pouvaient rien pour moi... Alors j'ai tout lâché, je me suis dit : tant pis, je me contenterai d'une petite vie sans problème, sans élan non plus... (*un temps*) Après tout, ce n'est peut-être pas l'argent qui m'a arrêté. Il devait y avoir autre chose, mais quoi ? Ah, je voudrais bien voir clair dans mes actes parfois...

ARTHUR — Tu aurais mieux fait de devenir médecin, c'est sûr...

DANIEL — Je le sais. Aujourd'hui je sais, car je vois bien que je suis inutile au monde, sans raison d'être... Je voulais soigner des hommes, guérir mes semblables et voilà que je me retrouve ici, dans un arsenal de chasse. J'ai honte de moi comme

si j'avais déserté mon régiment juste avant le combat. En vérité je suis un déserteur, j'ai trahi tous ceux que je rêvais d'aider... Avec quelques cents dollars, je serais devenu un autre homme.

ARTHUR — Tu sais, on peut raisonner comme cela indéfiniment...

DANIEL — Encore aujourd'hui, je me frappe au même obstacle. Qu'on me donne seulement des dollars et je change ma vie. Je la reprends à zéro. Je me remettrais aux études. Je travaillerais de nuit s'il le fallait pour devenir médecin.

ARTHUR — Et alors, tu ferais beaucoup d'argent...

DANIEL — Peu m'importe l'argent, si mon travail m'exalte et si je me promène parmi les hommes pour les délivrer de leur mal. Tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir rêvé cela depuis toujours. Si j'avais mon diplôme, si je pouvais sonder les malades, je ne penserais plus à l'argent. Mais c'est maintenant qu'il m'en faut ! Sans cela, je suis vaincu, condamné à vendre des armes à feu pour un salaire de famine. Je sais trop bien que notre travail est payé à son mérite. Ça ne vaut pas cher un vendeur de fusils... Si tu meurs ce soir, demain matin avant dix heures on t'aura remplacé.

ARTHUR — À mon âge, tu ne raisonneras plus ainsi.

DANIEL — Dire que je ne vaud pas plus que le salaire qu'on me paie !

ARTHUR — Ce n'est pas reluisant, mais comment en sortir...

DANIEL — Tu parles d'une vie. J'aurais beau mettre de l'argent en banque tous les vendredis, il me faudrait vingt ans pour économiser le prix de mon évasion. Et il serait trop tard...

ARTHUR — L'argent, tu sais...

DANIEL — Ne me dis pas que l'argent ne fait pas le bonheur. C'est un proverbe inventé par des riches ! L'argent est la seule arme permise. Les « Colt 45 », les « Mauser », les « Winchester automatiques », les « 30 millimètres » ne servent pas dans la vie. Ce sont des jouets inoffensifs qui écorchent tout au plus quelques animaux, mais quelle importance ! La chasse n'est qu'un sport, après tout... dans la vie, en dehors des saisons de chasse, ce n'est pas avec une carabine automatique ou un fusil à deux coups que tu fais ton chemin, mais avec de l'argent ! C'est la seule arme admise dans les règles du jeu. Les armes à feu sont interdites. Mais l'argent c'est l'arme absolue, permise en toute saison et qui fait la loi.

ARTHUR, *après un silence malaisé* — J'ai déjà raisonné comme toi...

DANIEL — Tu crois que je désire l'argent ! Non ! Je le déteste, mais j'en ai besoin. Je veux l'appivoiser, le conquérir, acheter ma liberté comme on achète un billet de train !

ARTHUR — Il n'y a qu'un moyen : économise.

DANIEL — Je n'ai pas le temps d'attendre. Ma vie est courte et je suis impatient. *La caméra reste sur son visage qui change brusquement quand on entend la voix de...*

M. HENRY — Daniel, viens ici...

*Décor : Bureau du patron tout vitré d'où l'on voit le reste du magasin. M. Henry se penche pour donner une feuille à Odile.*

M. HENRY — N'oublie pas cette lettre Odile. C'est très important.

ODILE — Une parfaite secrétaire apprend que toutes les lettres sont importantes...

M. HENRY — Une parfaite secrétaire ne fait pas d'ironie.

*En disant cette dernière réplique, il lui passe la main dans le cou familièrement. Odile et M. Henry reprennent leur contenance quand ils aperçoivent que Daniel les regarde, du pas de la porte. M. Henry congédie Odile d'un regard.*

Qu'est-ce que tu attends pour entrer ?

*Daniel exhale un soupir d'agacement.*

DANIEL — À quel sujet désirez-vous me voir ?

M. HENRY — Examine cette facture... *(Il la lui tend.)*

DANIEL, *après un temps* — Elle me semble correcte.

*Daniel la lui tend avec un air de mépris. M. Henry ne la reprend pas.*

M. HENRY — Pour ta gouverne, je te prie de constater que tu as commis une erreur de quarante-deux dollars... à nos dépens. Rien de moins...

*Daniel la relit avec concentration.*

DANIEL — Bon, je vais communiquer avec le client ; il va sûrement comprendre et combler la différence.

M. HENRY — C'est déjà fait... Mais je n'admets pas de telles erreurs, tu comprends ? Et ne va pas croire que c'est la somme de quarante-deux dollars qui me dérange... non ! Mais avant tout, je tiens à la réputation de la maison.

DANIEL — Je m'excuse.

M. HENRY — C'est inexcusable. On ne laisse pas passer des énormités pareilles. Ça ne se fait pas... Il y a tout de même des limites ! Si je me trompais de quarante-deux dollars en moins sur ton salaire, qu'en dirais-tu ? Cette facture-là c'est aussi sérieux que ton salaire, tu m'entends ! Et je ne tolère pas d'erreurs, nulle part... C'est indéfendable !

DANIEL — C'est la première fois que cela m'arrive...

M. HENRY — Tiens, la belle raison... Si tu mets le feu au magasin, ce sera la première fois aussi. Il y a des gens qui se font prendre parce qu'ils ont tué... pour la première fois de leur vie !

DANIEL — Ça ne se compare pas. Après tout, il s'agit de quarante dollars !

M. HENRY — Quarante-deux.

DANIEL — Quarante-deux, si vous voulez, de toute façon il n'y a pas de quoi s'alarmer...

M. HENRY — Tout se tient dans la vie, Daniel. L'irresponsabilité ne commence pas à quarante-deux dollars... et ne s'arrête pas là non plus ! C'est ce qui m'inquiète.

DANIEL — Je conviens que c'est sérieux... mais je vous avoue que je demeure d'abord surpris d'avoir commis cette erreur...

M. HENRY, *ton ferme et paternel* — Moi, ça ne me surprend pas... Tu n'es pas tellement attentif à ton travail. Depuis quelques semaines, tu agis comme un somnambule. Y a-t-il quelque chose qui ne va pas dans ta vie personnelle ? Enfin... Je constate que tu es distrait. Quand on a besoin de toi, tu n'es jamais là. Tu vas sans doute te cacher derrière pour fumer...

DANIEL — Je ne fume pas.

M. HENRY — C'est pire. Tu aurais eu au moins cette excuse... Tu as l'air absent, on dirait que tu penses toujours à... Dieu sait quoi ! De là à commettre des erreurs, il n'y a qu'un pas.

DANIEL — J'y verrai à l'avenir.

M. HENRY — J'aimerais que tu donnes toute ton attention à ton travail... comme par le passé. (*Un temps : Monsieur Henry devient très bon, très paternel.*) Tu ne sembles pas tout à fait toi-même... Qu'est-ce qui ne va pas Daniel ?

DANIEL — Tout va bien.

M. HENRY — Raconte-moi, sois bien à l'aise... Je pourrais peut-être t'aider un peu, ça me ferait plaisir...

DANIEL — Il n'y a rien, je vous assure.

M. HENRY — Entre nous, tu peux bien parler... oublie que je suis ton patron. Alors de quoi s'agit-il... une histoire intime ?

DANIEL — Il n'y a rien de tel.

M. HENRY — Allons, Daniel... Je sais ce que c'est, voyons. Ce n'est pas la peine de jouer à cache-cache avec moi, avoue...

DANIEL — Avouer quoi au juste ?

M. HENRY — Je t'aime bien Daniel, oui... Permets-moi de t'aider tout simplement, comme un ami. Tu traverses une période difficile et tu te sentiras soulagé d'en parler à quelqu'un qui te comprendrait. Ça me fait vraiment de la peine de te voir dans cet état...

DANIEL — Je n'ai rien à raconter.

M. HENRY, *il pose sa main affectueusement sur l'épaule de Daniel* — Franchement... qu'est-ce que tu as depuis quelque temps ? (*M. Henry le regarde longuement dans les yeux. Daniel se durcit dans un silence obstiné... M. Henry retire sa main...*) Bon, personne ne peut t'obliger à parler contre ton gré. Tu demeures libre de garder silence, c'est ton droit. (*un temps*) Je n'ai pas de conseil à te donner en ce qui concerne ta vie personnelle, je le reconnais... (*Il regarde Daniel droit dans les yeux et ajoute*) Quand même, je tiens à te dire juste un mot en passant : couche-toi la nuit. Tu as les yeux cernés, ça se remarque...

*Daniel sort du bureau avec un visage durci, contrarié. Il va s'accouder sur un comptoir, à côté de Jacques.*

DANIEL, *entre les dents* — Quand finira-t-il de me surveiller et de rôder autour de moi ? Il me rappelle mon père... et toutes les gifles que j'ai reçues de lui !!!

JACQUES, *replie le journal qu'il lisait* — Moi je vais au cinéma ce soir, au Capitole, on présente un bon film policier avec Burt Lancaster. Ça me changera les idées...

*Décor : Le cinéma. La salle dans le noir, soit quelques bancs et juste derrière un mur faiblement éclairé, une porte de sortie. Peut-être que quelques lumières rouges,*

*une affiche lumineuse « sortie » et une grosse horloge suffiraient à situer l'arrière-plan. On ne voit pas l'écran de ce lieu. Daniel et Colette sont déjà assis dans le noir. Quelques silhouettes indistinctes sont dispersées autour d'eux. On entend la trame du film en fond sonore assez faible. Daniel est près de Colette, sans jamais l'étreindre ostensiblement. Il existe entre eux une habitude de prudence et de discrétion : ils n'ont aucun geste qui pourrait attirer l'attention sur eux...*

COLETTE — Tu ne regardes pas le film ?

DANIEL — Je te regarde...

COLETTE — C'est passionnant, tu sais...

DANIEL — Les histoires des autres m'ennuient. J'ai assez de la mienne. En un sens, ma vie est un chef-d'œuvre, mais de tristesse et de nullité.

COLETTE — Et moi, tu m'oublies...

DANIEL — Tu es mon unique succès, Colette. Moi qui ne suis rien, je connais la gloire et la grandeur en t'aimant... Dire que j'aurais pu te manquer et m'enfoncer dans mon existence d'insecte, rentrer sous terre avant ma mort, sans attendre les *fossoyeurs*... Tandis qu'aujourd'hui et depuis que je t'ai rencontrée, je vis. Ah, Colette, si jamais tu me quittes...

COLETTE — Je ne te quitterai pas.

DANIEL — ... si je te perds, c'est la mort. Ma vie perdrait toute signification...

*À ce moment précis on entend le bruit d'un fauteuil levé vigoureusement. Colette se détourne nerveusement et regarde en direction du bruit. Elle devient inquiète, nerveuse, pendant que Daniel, passionné, lui parle en regardant la main de Colette qu'il tient. Son épaule, sa joue... sans remarquer le progrès de sa nervosité.*

... Je sais désormais que j'ai le choix entre un triomphe et un désastre, entre toi et la nuit définitive. L'entre-deux n'est pas ma patrie : la résignation, l'habitude, les compromis, la vie à demi qui n'est qu'une mort à demi, je n'en veux pas ! C'est toi que je veux Colette. Tu m'as engendré à nouveau en me donnant le pouvoir d'être heureux...

*Colette se blottit soudain contre Daniel.*

COLETTE — Daniel, j'ai peur.

DANIEL — Que se passe-t-il ?

COLETTE — Émile est ici, dans le cinéma. Je l'ai vu...

DANIEL — Quoi ?

COLETTE — Je l'ai reconnu, juste derrière, là... Ah, Daniel, il nous a suivis jusqu'ici. Nous sommes pris. Que va-t-il arriver maintenant ?

DANIEL — Où est-il ?

COLETTE — Qu'allons-nous faire, puisqu'il sait tout. Je t'en supplie : ne regarde pas dans sa direction...

DANIEL — Encore lui... je ne lui échapperai donc jamais !

COLETTE — J'ai peur.

DANIEL — Sortons !

COLETTE — Non, ne bougeons pas.

DANIEL — Colette, écoute-moi !

COLETTE — Je ne quitte pas ma place.

DANIEL — Voici. Je me lève le premier. Tu attends quelques minutes et tu viens me rejoindre dans le hall. Surtout sois calme.

*Daniel se lève et disparaît. La caméra demeure sur Colette qui attend à peine quelques secondes pour se lever et sortir précipitamment.*

*Décor : Près de l'enseigne lumineuse « sortie » ; à gauche une porte et à droite l'escalier qui conduit au balcon.*

COLETTE — Est-ce qu'il m'a regardée sortir ?

DANIEL — Montons nous cacher au balcon. Il croira plutôt que nous avons quitté le cinéma et nous cherchera dehors. Suis-moi.

*Daniel entraîne Colette dans l'escalier. Colette jette un regard rapide vers l'écran, pour épier une ombre. La caméra explore la salle au fond de laquelle on aperçoit un fragment de l'écran. Dans l'ombre : une silhouette d'homme. Ne pas montrer le visage : lui laisser son mystère. Cut à Daniel et Colette debout, appuyés sur une promenade. Au fond, on aperçoit une partie de l'écran.*

*Décor : Ce décor est différent du précédent. Il comporte une promenade, quelques marches qui descendent et conduisent à une loge. L'entrée de la loge est fermée par des draperies de velours.*

DANIEL — L'as-tu bien vu, as-tu distingué son visage ? Dans le noir, il est si facile de se tromper...

COLETTE — Daniel, nous ne sommes pas en sûreté ici.

DANIEL — De toute façon, ton mari doit nous chercher dans la rue, quelque part... si c'est bien ton mari qui était assis tout près de nous !

COLETTE — Tant mieux si j'ai mal vu... et si j'ai eu peur d'un parfait inconnu !

DANIEL — Que devait-il faire ce soir ?

COLETTE — Il avait un dîner au Ritz...

DANIEL, *se détend* — Dans ce cas, rassure-toi. Tu as eu peur d'une ombre semblable à toutes les ombres qui voyagent dans une salle de cinéma...

COLETTE — J'ai eu peur.

DANIEL — Tu vois à quel point il empoisonne notre vie. Nous ne sommes pas tranquilles. À chacun de nos rendez-vous, la même histoire recommence. Ton mari se dresse entre nous comme une menace. Il t'attend à sept heures, tu dois l'appeler au téléphone ou alors tu crois qu'il se cache derrière nous au cinéma. Nous n'avons pas une heure paisible. Il ne nous quitte jamais. Ce n'est pas une vie, Colette. Nous ne pouvons pas lui échapper en partie, à l'occasion ! Il faut lui échapper tout à fait. Sans cela, nous vivons traqués comme des hors-la-loi...

*Colette se détourne nerveusement en entendant des bruits de fauteuil.*

COLETTE — Daniel, on peut nous voir...

DANIEL — Tu as fait un cauchemar. Ton mari n'est pas ici, c'est un autre que tu as aperçu tout à l'heure. Il est si difficile de se reconnaître dans le noir. Nous sommes enveloppés d'obscurité, masqués par l'ombre... Je me sens protégé ici, je suis chez moi dans les ténèbres.

COLETTE — Émile est un orgueilleux. Il est capable de vengeance. S'il se méfiait de moi, il pourrait m'espionner partout, à tout instant, peut-être même me faire suivre par des détectives. Tu ne le connais pas, toi...

DANIEL, *un temps* — Colette, partons ensemble. Quitte ton mari et allons refaire notre vie, nous deux...

COLETTE — Si seulement c'était possible...

DANIEL — Nous n'avons pas le choix mon amour. Si nous attendons que notre départ devienne possible, nous ne partirons jamais. Il faut rompre violemment

avec le monde, sinon nous serons malheureux séparément, chacun dans ses chaînes... Je veux m'évader en brisant tout, car je sais que les murs de mon cachot ne s'ouvriront pas d'eux-mêmes. Rien ne me commande de rater froidement ma vie au nom des lois humaines. Toutes les conventions sociales du monde valent moins que la réussite d'un seul amour...

COLETTE — Nous ferons du mal aux autres pour accomplir notre bonheur.

DANIEL — Je n'ai qu'une vie : un certain nombre de jours, de minutes, qui s'écoulent sans retour. Je n'ai que toi... Comment pourrais-je renoncer à ma vie sans choisir son contraire ? (*un temps*) Mon amour... (*Il l'effleure des lèvres.*)

COLETTE — Avec toi je vivrais enfin !

DANIEL — Tu te laisserais de moi...

COLETTE — C'est plutôt toi qui m'abandonnerais vite pour une jeune femme dans tout son éclat.

DANIEL — Il n'y en aura jamais d'autres que toi. Je craindrais seulement de te décevoir, parce que je suis faible...

COLETTE — Tu es fort, Daniel. Ton entourage a ignoré ta vraie puissance, moi je la reconnais...

DANIEL — Partons, mon amour...

COLETTE — Te retrouver le matin près de moi, t'embrasser quand je le désire, te raconter ma journée, te voir... ce serait merveilleux vivre ensemble !

DANIEL — Mon amour, j'ai pensé à tout. Nous devons fuir parce que tu ne pourrais pas faire accepter ton départ à ton mari. Il te retiendrait de force. Tu sais comment il est : tu ne pourrais même pas lui parler, t'expliquer avec lui. Il inventerait des moyens pour te garder avec lui, pour nous séparer, nous punir !

COLETTE — Nous deux, fuir lâchement...

DANIEL — Mais il n'y a pas d'autre issue que la fuite. Quand nous serons hors d'atteinte, loin de ton mari, il préférera légaliser la séparation ! Nous devons le placer devant le fait accompli, sans cela il aura besoin de nous...

COLETTE, *long silence* — Je ne peux pas... à cause de Patrice. C'est mon enfant, il est à moi... je ne veux pas l'abandonner.

DANIEL — C'est moi que tu laisserais plutôt...

COLETTE — Je te demande de comprendre, Daniel... Je suis sa mère, je l'aime, je ne pourrai jamais me détacher de lui...

DANIEL, *triste* — Dans ce cas, renonçons tout de suite à partir...

COLETTE — Daniel, me reproches-tu d'aimer mon enfant ? Tu voudrais que je fasse son malheur et le mien à la fois...

DANIEL — Je croyais que ton mari était le seul obstacle, ce soir tu m'en fais découvrir un autre...

*On entend des bruits. Colette devient soudain nerveuse, s'accroche au bras de Daniel.*

COLETTE — Daniel, je ne peux plus rester ici, c'est insupportable... Quittons ce cinéma. Emmène-moi danser comme l'autre soir, dans un lieu tranquille... (*excédée*) Émile est ici quelque part, je le sens !

DANIEL — Ton mari n'est pas ici... ou alors qu'il se montre une fois pour toute et qu'on en finisse. Je ne peux plus en entendre parler. Son nom seul m'est intolérable. Je voudrais qu'il cesse de respirer et que moi je respire enfin.

COLETTE — Allons-nous-en...

DANIEL — Colette, Colette, tu ne reposes nulle part avec moi, tu veux toujours aller plus loin, ailleurs... Arrêtons-nous parfois. (*un temps*) (... *puis doucement* :) Viens, suis-moi, personne ne nous verra... (*Il lui indique la loge tout près.*)

COLETTE — Non Daniel, il y a du danger... partons.

DANIEL — Tu comptes les secondes que tu me donnes et encore, tu me les donnes à moitié puisque tu penses à ton mari. Il est toujours là, autour de nous. Il rôde comme un fantôme.

COLETTE — Il faut que tu me comprennes Daniel.

DANIEL — Je comprends que tu lui appartiens ! (*Un temps : Daniel est ombreux.*)

COLETTE — Daniel !!!

DANIEL — Je peux imaginer facilement la vie d'un couple. Et tout ce que cela comporte...

COLETTE — Tu es cruel... et c'est toi qui souffres le plus.

DANIEL — Une chose seulement. As-tu déjà été heureuse à cause de lui ? L'as-tu déjà attendu avec impatience le soir après son travail ?

COLETTE — Daniel, tu es terrible...

DANIEL — Ton mariage n'a jamais été harmonieux ?

COLETTE, *un temps* — Pendant un an peut-être, jusqu'à la naissance de Patrice...

DANIEL — Un an de vrai bonheur.

COLETTE — Nous étions déjà divisés, en profondeur... Mais je fermais les yeux.

DANIEL — Et après cette année parfaite, je devine qu'il y a eu des éclaircies de bonheur. Un mois, quelques semaines, des nuits... (*Colette éclate en sanglots.*) Ne pleure pas Colette.

COLETTE, *dans ses larmes* — Je ne pouvais pas m'interdire de vivre, quand même. Je ne t'ai pas trompé puisque tu n'étais pas là. J'ai commis une erreur, c'est tout...

DANIEL — Mon amour, ne pleure pas... J'ai eu tort. Pardonne-moi tout ce que je t'ai dit... c'est insensé. (*Colette regarde une ombre passer au loin. Daniel l'entraîne en la consolant.*) Suis-moi, entrons ici... Nous serons seuls... (*Il l'entraîne dans la loge, referme le rideau sur eux : de cette loge on voit l'écran de biais. Daniel essuie les larmes de Colette...*) Pardonne-moi... je t'aime.

COLETTE — Tu es méchant.

DANIEL — Non, pas méchant, désespéré... Je t'en supplie, pardonne-moi.

COLETTE — Je t'ai déjà pardonné.

DANIEL — Mon amour...

*Ils s'embrassent.*

COLETTE — Avant de te connaître, je ne savais pas ce que c'était que l'amour... Je comprends les cloîtrées qui consacrent tous les instants de leur vie à leur amour. Je me sens portée vers toi. Ah, je voudrais ne pas être coupable de tout l'amour qui m'envahit. Mon bonheur même est interdit...

DANIEL — Partons ensemble, Colette...

COLETTE — Je suis attachée, Patrice me retient ici.

DANIEL — Ensemble, nous serons très heureux...

COLETTE — Si j'abandonnais mon enfant, je pleurerais toute ma vie. La moindre joie serait interdite, mon cœur ne connaîtrait que le remords...

DANIEL, *long silence* — Ne laisse pas ton enfant ici.

COLETTE — Daniel, mon chéri...

DANIEL — Je comprends que Patrice ne vivrait que pour te retrouver un jour, je sais que ton départ le blesserait mortellement... oh oui, j'imagine parfaitement tout ce qu'il souffrirait si tu le quittais...

COLETTE — J'attendais ces mots de toi... Daniel, tu me rends heureuse...

DANIEL — J'aime ton enfant parce qu'il vient de toi...

COLETTE — C'est bien vrai ? Tu ne peux pas savoir la joie que tu me donnes.

DANIEL — Emmenons Patrice avec nous... Tu verras, je serai son ami, un peu son frère...

COLETTE — Tu me délivres de toutes mes craintes. Je suis prête à tout abandonner pour te suivre... (*un temps*) Je me demande si nous ne perdons pas la raison en nous sauvant de tout.

DANIEL — Nous avons raison de partir. Il faut bien que nous ayons raison puisque sans cela la vie me paraît insensée. J'aimerais mieux, comme toi, que notre amour soit exempt de fautes. Je veux vivre, vivre pleinement ! Nous avons raison de nous aimer malgré tout. Il le faut.

COLETTE — Aide-moi à y croire, car j'hésite... je tremble...

DANIEL — Mille fois j'ai refait les plans de notre départ. C'est possible, je t'assure. Nous prenons l'express de minuit pour Toronto où nous arrêterons un jour ou deux. Puis nous reprenons le train pour Winnipeg. Personne ne pourra nous rejoindre là-bas...

COLETTE — Tout cela m'apparaît compliqué.

DANIEL — Écoute. À Winnipeg, je ferai n'importe quoi pour gagner l'argent qu'il nous faudra. Je trouverai un travail le soir ; le jour j'étudierai... Je suis convaincu de réussir, je suis capable. Si je t'avais connue à vingt et un ans, je n'aurais pas capitulé comme je l'ai fait... Je te jure que je ne mourrai pas petit employé. Je veux trop ce que je veux pour ne pas l'obtenir.

COLETTE — Et avec quel argent paieras-tu les frais de voyage, et notre aménagement ? Car tu ne pourras pas travailler tout de suite en arrivant.

DANIEL — J'ai fait des économies.

COLETTE — Cela peut coûter cher...

DANIEL — J'ai assez d'argent.

COLETTE — Tu en es bien sûr Daniel ?

DANIEL — Oui, je t'assure. Nous n'aurons jamais de difficultés d'argent. J'emprunterai s'il le faut, et je rembourserai plus tard quand je serai médecin. Je veux séduire l'argent, le posséder, en triompher à tout jamais, car j'en ai trop manqué. Il ne sera même plus question d'argent, nous ne prononcerons jamais ce mot entre nous. Je serai un homme libre, je me pencherai sur des corps défaits, je ne compterai pas mon temps ni mon énergie auprès des malades. Enfin, je trouverai quelque grandeur à travailler.

COLETTE — Oui mon chéri, oui...

DANIEL — Tu garderas Patrice avec toi. À Winnipeg il fréquentera l'école française. Nous aurons des amis nouveaux. Personne ne nous blâmera. Partons mon amour. Disons adieu à nos vieux rivages et lançons-nous en pleine mer, à la découverte de la vraie vie. C'est grisant de repartir à neuf... Recommencer, choisir une ville, un quartier, une maison, des amis, des habitudes, revivre...

COLETTE — Oui, je te suivrai dans ta maison, tu me diras qui seront mes amis, tu règleras l'emploi de mon temps et tu m'apprendras à nommer les choses avec des mots nouveaux... tu choisiras toi-même ma vie et ma façon de t'aimer.

DANIEL — Je ne ferai rien sans le consentement de ton regard, mes actes n'auront pas d'autre raison que ton plaisir et ta joie...

COLETTE — Je t'embrasserai si souvent que tu en oublieras tous les affronts que tu as subis dans ta vie et ton visage redeviendra radieux comme en ce moment. Car je sais que tu as souffert. Quand je t'ai aperçu, la première fois, tu portais ton masque sombre, tu m'appelais du fond de ta tristesse... Tu ne seras plus jamais seul, je laverai ton âme de toute sa noirceur, je rendrai ta nuit plus brillante que le plein jour... Nous ne serons plus jamais entourés de noir comme en ce moment.

DANIEL — J'inventerai pour toi un univers à ton image, tout en douceur et en beauté. Je t'achèterai des tissus éclatants, j'enroulerai des bracelets autour de tes poignets, je me pendrai à toi par des bijoux, je serai ton manteau pour t'envelopper, la ceinture qui t'étreint. Même les plis de ta robe te parleront de moi...

*Ils s'embrassent.*

COLETTE — Je pars avec toi Daniel...

DANIEL, *il prend la main de Colette et la couvre de baisers, puis* — Quand partons-nous ? Demain, après-demain ?

COLETTE — Attendons encore un peu...

DANIEL — Nous ne serons jamais plus prêts que maintenant.

COLETTE — J'aurais voulu préparer Patrice à ce départ.

DANIEL — Il ne faut pas. Emmène-le avec toi tout simplement. Tu auras tout le temps de lui expliquer... Partons demain si tu veux.

COLETTE — J'aimerais mieux retarder quand même...

DANIEL — Pourquoi différer ? L'arrachement sera le même dans un mois... Disons mercredi, dans deux jours... Tu me rejoins à la gare vers onze heures. Le train part à minuit juste. J'aurai pris soin des réservations. Je te laisserai seule avec Patrice dans un compartiment et je prendrai une couchette séparée pour moi. N'apporte qu'une valise, rien d'autre.

COLETTE — Ce n'est pas facile de quitter la maison avec Patrice à cette heure-là.

DANIEL — Il est essentiel qu'Émile soit absent de la maison à ce moment.

COLETTE — Je ne peux pas savoir à l'avance s'il aura le goût de sortir...

DANIEL — Trouvons un moyen...

COLETTE — Pourvu qu'il ne devine pas mon plan !

DANIEL — Suggère-lui une sortie, je ne sais pas moi, quelque chose qui lui plaît...

COLETTE — La seule façon de le chasser est de lui dire que j'invite mon amie Micheline pour la soirée. Il fera n'importe quoi pour revenir très tard. Elle l'agace.

DANIEL — Tu vois, tout s'arrange...

COLETTE — Mais s'il lui prenait la fantaisie de rester. Tout à coup, il se dit fatigué et m'annonce qu'il se repose à la maison. Sait-on jamais ?

DANIEL — J'ai confiance.

COLETTE — Disons ceci. Je me rendrai au magasin dans l'après-midi... et à ce moment-là je saurai tout. Je te regarderai et tu comprendras.

DANIEL — Je comprendrai « oui »...

COLETTE — Et si c'était impossible pour ce soir-là...

DANIEL — Tais-toi. Tout ira bien, tel que nous l'avons prévu.

*Daniel enfouit sa tête dans la chevelure de Colette.*

COLETTE *proteste faiblement* — Daniel...

DANIEL — Laisse-moi respirer ton odeur. Cela seul m'est permis encore. Te voir, te respirer comme une fleur fragile, me laisser envahir par ton image et ton parfum...

*Ils s'embrassent à plusieurs reprises. Pendant ce baiser, on voit l'écran du cinéma de biais et on entend clairement la trame sonore du film. Dans le film de Cayatte, Nous sommes tous des assassins, choisir la séquence ou Mouloudji, complètement ivre, fait sauter tous les miroirs et toutes les verreries d'un grand salon avec sa mitrailleuse, puis tue son chef. Cette séquence doit se dérouler à l'instant précis où commence le baiser jusqu'à l'arrivée de l'ouvreur.*

COLETTE, *après le baiser* — Daniel, tu dois m'aimer beaucoup, infiniment... car je m'abandonne à toi...

*Ils s'embrassent encore. Soudain la draperie est vigoureusement ouverte de l'extérieur de la loge : un homme apparaît, se tenant tout près de Daniel et de Colette désenlacés. Il les éclaire de sa lampe de poche.*

OUVREUR — C'est défendu de venir ici, vous n'avez pas lu l'affiche ? Et si c'est le film que vous voulez regarder, allez vous asseoir dans la salle comme tout le monde... Ce n'est pas un parc ici, ni un hôtel !

*Daniel et Colette sortent de la loge, humiliés par cette intrusion brutale de l'ouvreur. Ils s'arrêtent près de la promenade, pendant que Colette s'arrange les cheveux.*

COLETTE — Daniel, ne partons pas, cela nous portera malheur... Tu as vu comment il nous a traités : ce sera la même chose partout. Nous ne serons pas acceptés.

DANIEL — Mon amour, souviens-toi de tout ce que tu me disais, il y a quelques secondes seulement... *(Il lui prend la main.)*

COLETTE, *après un temps : elle est revenue de son choc* — C'est loin, Winnipeg...

DANIEL — Deux nuits de train...

COLETTE — Je voudrais y être déjà, en ce moment...

*Décor : Le magasin. Les comptoirs. En perspective : le bureau du patron.*

*Jacques est concentré sur des mots croisés qu'il fait dans un journal. Arthur parle... Daniel est distrait.*

ARTHUR — C'est tranquille aujourd'hui. En tout, depuis le matin, je n'ai pas fait plus de dix ventes. Et d'ailleurs uniquement des cartouches. C'est vrai aussi que le mercredi, les affaires ne vont jamais bien fort.

JACQUES — Toi qui as étudié longtemps Daniel, tu devrais connaître ça... (*il lit*) « La fille de ce roi de Thèbes était aussi sa sœur »... Un nom de (*il compte mentalement*) six lettres.

DANIEL — Répète. J'étais ailleurs !

*Daniel regarde l'heure nerveusement : il est tout près de cinq heures.*

JACQUES, *il lit* — « La fille de ce roi de Thèbes était aussi sa sœur. »

*Jacques se prend la tête.*

DANIEL — Le roi de Thèbes ? (*un temps*)... je ne le connais pas.

JACQUES — Bon...

*Et il se remet à ses mots croisés.*

ARTHUR, *en passant* — Daniel, veux-tu vérifier s'il nous reste des cartouches « 410 Hornet », s'il vous plaît... (*il disparaît*)

*Daniel se penche et fouille dans les tiroirs. Il cherche avec difficulté. Soudain Jacques relève la tête et regarde en direction du bureau de M. Henry.*

JACQUES — Tiens regarde, la femme du patron...

*Daniel se retourne brusquement et aperçoit Colette de dos ! Elle attend son mari. (Un temps) Je t'avoue que Madame Henry a un genre qui me plaît. Elle ressemble un peu à Deborah Kerr dans... Comment s'appelle ce film qui se passe à Honolulu pendant la guerre ? Le titre m'échappe. Enfin ! s'il y a une différence entre les deux, c'est que Deborah Kerr est moins bien faite. J'aime les femmes un peu rondes, pleines, tu vois ce que je veux dire...*

*À ces mots Colette se retourne vers Daniel et lui fait signe que non.*

JACQUES — Bon, assez rêvé ! Où en étais-je ?

*Et il se replonge dans les mots croisés. Daniel s'éloigne de Jacques. On le suit. Il va d'abord à un client qui attend.*

DANIEL, *absent* — On vous a répondu Monsieur ?

CLIENT III — Deux boîtes de 22 « long rifle » et une boîte de 12 à gros plomb... pour le chevreuil. Vous savez, les bleues...

*Daniel va fouiller dans un tiroir plus loin. On voit Arthur saluer Colette et lui parler de façon timide, cérémonieuse. Pendant ce temps, Daniel qui tient des boîtes dans ses mains accomplit un détour. Puis il retourne à son client, écrit la facture comme un somnambule...*

DANIEL — Deux et soixante-dix-huit...

CLIENT III, *en cherchant son argent il répète* — Deux et soixante-dix-huit...

*Daniel prend l'argent et l'ancaisse. Il glisse les boîtes dans un sac et le tend au client. M. Henry vient rejoindre sa femme :*

M. HENRY — Bonjour chérie, c'est gentil d'être venue... *(et il l'embrasse)*

*Colette et M. Henry s'éloignent de Daniel.*

ARTHUR, *de loin (il marche)* — Daniel, as-tu trouvé du « 410 Hornet » ?

DANIEL — Il n'y en a plus.

ARTHUR — C'est curieux. Hier encore, j'en ai vendu.

DANIEL — Vérifie toi-même alors...

*Arthur s'éloigne.*

DANIEL *murmure* — Je sais ce qu'il me reste à faire...

*Daniel ouvre une vitrine, examine quelques revolvers, en choisit un avec désinvolture et le met tout simplement dans la poche intérieure de son veston.*

*M. Henry reconduit sa femme à la porte en la tenant par le bras. Ils passent tout près de Daniel qui les regarde, immobile. Colette jette un regard désespéré à Daniel.*

*Daniel regarde vers la porte qui s'est refermée sur Colette. Il a pris son masque tragique. Ses traits ne sont pas agités ni ses gestes nerveux : au contraire, un calme terrible émane de tout son corps. Le timbre de sa voix en est changé, plus grave. Jacques s'approche de lui en jouant avec son journal...*

JACQUES — Tu n'as toujours pas trouvé le nom du roi de Thèbes ?

DANIEL — Non.

JACQUES, *sur un ton confidentiel* — Toi, tu m'étonnes...

*Daniel le regarde sans comprendre.*

JACQUES — Entre nous, je peux bien te l'avouer, j'ai tout vu, tout !

DANIEL — C'est vrai ?

JACQUES — Parfaitement, j'ai tout vu et ce n'est pas de ma faute. Je ne pouvais pas faire autrement.

DANIEL — Peu m'importe.

JACQUES — Selon moi, tu as agi avec imprudence. On ne sait jamais, le patron aurait pu lever les yeux et te voir. Si ce n'est pas de l'imprudence, c'est pour le moins de l'audace...

DANIEL — Ne me dis pas que j'ai de l'audace. J'en ai manqué toute ma vie.

JACQUES — Pas de fausse modestie ! Je te le répète : tu as été étonnant. Et de plus tu te tenais tout près d'elle... je veux dire de Madame Henry.

DANIEL — J'ai tout raté.

JACQUES — Au contraire. Tu as été sensationnel. Dis-moi, confidentiellement, que comptes-tu faire ?

DANIEL — Une seule chose encore...

JACQUES — As-tu trouvé ton acheteur ?

DANIEL — Quoi !

JACQUES — Le revolver, enfin... tu vas le vendre.

DANIEL — Ah, le revolver... (*Il se cabre, puis se ravise avant de continuer.*) Tu m'as vu le prendre dans la vitrine ?

JACQUES — Puisque je te dis. J'avais une loge : je n'ai rien manqué. Combien crois-tu obtenir en échange ?

DANIEL — Je ne sais pas.

JACQUES — Confiance pour confiance... Tu te souviens du « sept millimètres Sheffield Browning » qui avait disparu il y a quelque temps. C'était moi ! Ni vu, ni connu. Le patron l'a même oublié. Sais-tu combien je l'ai vendu ? Cinquante ! J'avais besoin d'argent pour régler une dette gênante. Je l'ai vendu à un type qui n'avait pas de permis de port d'arme. C'est très facile et de tout repos. Au fait, as-tu pris un « Browning » ?

DANIEL — Je crois que c'est un « Colt », je ne sais pas...

JACQUES — Un dernier conseil. Méfie-toi d'Arthur : il fait la police... Bon un client ! Soyons sérieux.

DANIEL, *voix intérieure* — Tout est fini. Mais pourquoi ? Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Ma vie tenait à son oui et elle est venue ici pour me dire adieu...  
 Fade out.

*L'image reprend dans le bureau de M. Henry qui en regardant sa montre dit :*

M. HENRY — Les journées sont plus courtes à l'automne. Il est tout juste cinq heures et déjà il commence à faire noir... (*M. Henry sort de son bureau et interpelle Daniel qui se trouve derrière un comptoir :*) Daniel... Fais de la lumière dans tout le magasin. (*Daniel le regarde fixement sans bouger. Un long temps se passe : une lueur de haine passe dans les yeux de Daniel.*)

Alors tu m'as compris ?

*Daniel se déplace lentement. M. Henry est intrigué par son attitude. La caméra suit Daniel qui traverse une partie du magasin et s'avance dans la demi-obscurité de l'arrière-magasin. Il met le courant.*

DANIEL, *voix intérieure* — C'est impossible que tout cesse avant même que tout soit commencé. Je ne peux pas croire qu'elle ne m'aime plus. Je me suis laissé gagner par ma douleur. En vérité, c'est moi qui renonce le premier et non pas elle qui fuit... Peut-être n'attend-elle qu'un geste de moi pour venir me rejoindre. Oh, je n'en peux plus d'attendre ma mort. Je veux vivre. J'ai le droit d'espérer encore...

*Il prend le téléphone et compose un numéro.*

*Décor : La chambre de Colette : un lit très luxueux, le téléphone, une horloge sur un meuble. Décor peu élaboré. Colette regarde une horloge qui marque cinq heures. La sonnerie du téléphone retentit. Colette répond.*

COLETTE — Ah, c'est toi... enfin ! J'étais terriblement inquiète. Mon chéri, je suis heureuse d'entendre ta voix.

*Cut au décor de l'arrière-magasin.*

DANIEL — Je suis encore au magasin... Non, ce n'est pas risqué de te téléphoner d'ici. Je ne connais plus de risque, sinon celui de te perdre. Colette, viens vite me rejoindre à la ville. Ne perdons plus de temps. (*un temps*) Pourquoi ? Puisque tu es seule avec Patrice. Rien n'est plus facile.

*Cut au décor de la chambre.*

COLETTE, *couchée en travers de son lit* — Patrice est malade depuis cet après-midi. Ce serait dangereux de lui faire quitter son lit dans l'état où il est et de le faire voyager... (*un temps*) À midi quand tu m'as appelée, Daniel, il n'était pas encore malade. Sa fièvre s'est déclarée à l'école et il est revenu ici à deux heures, le front brûlant et très faible. C'est après que je me suis rendue au magasin pour t'avertir... Écoute-moi, Daniel. Il vaut mieux attendre, nous ne pouvons pas partir dans ces conditions.

*Cut au décor du magasin.*

DANIEL — Attendre, non ! Plus maintenant.

*Cut au décor de la chambre.*

COLETTE — Demain, après-demain, dans une semaine peut-être. Mais ne me demande pas d'emmener Patrice avec nous ce soir.

*Cut au décor du magasin.*

*On entend la voix de Colette par le récepteur.*

VOIX DE COLETTE, *filtrée* — Daniel... es-tu toujours là ? Daniel... qu'est-ce que tu as, mon chéri ? Réponds.

DANIEL — Je pense que si, en ce moment, tu avais décidé de rompre, tu n'agirais pas autrement. Tu n'aurais pas la force de me faire perdre d'un seul coup mes illusions. Tu me dirais « attendons encore un peu », « peut-être demain ou après-demain, un jour... mais pas aujourd'hui ».

*Cut au décor de la chambre.*

COLETTE — J'ai dit la vérité. Patrice est au lit depuis deux heures cet après-midi et il a une forte fièvre. Je n'ai pas menti.

*Cut au décor du magasin.*

DANIEL — En effet, tu n'as même pas eu besoin de mentir pour différer notre départ. Il se trouve que Patrice fait vraiment de la température... Et pourtant tu mens ! Car ce n'est pas la fièvre de ton enfant qui te retient, mais toi-même ! Si Patrice s'était bien porté, toi... tu aurais pris la grippe ou Émile serait resté à la maison. C'est vrai que Patrice est malade. Le hasard te fournit l'obstacle que tu cherchais. De toute façon tu l'aurais inventé.

*Cut au décor de la chambre.*

COLETTE — Écoute-moi Daniel, je t'en supplie. Je n'ai pas cessé de t'aimer un seul instant. Ne m'accuse pas injustement, Daniel.

*Cut au décor du magasin.*

DANIEL — Je ne t'accuse pas, j'essaie de voir clair en toi. Cela ne m'apparaît pas mortel de voyager avec la fièvre, l'espace d'une nuit. Demain, à Toronto, tu le soigneras à ton aise. Il est des moments dans la vie où la fièvre ne compte pas. Ou bien... la maladie de Patrice n'est qu'un voile qui recouvre une vérité que tu n'oses pas avouer !

*Cut au décor de la chambre.*

COLETTE — De grâce Daniel, crois-moi...

*Cut au décor du magasin.*

DANIEL — J'ai tout ce qu'il nous faut : les réservations sont faites. N'attendons plus, mon amour. Ce sera plus difficile tout à l'heure, impossible demain...

*Cut au décor de la chambre.*

COLETTE — Nous avons toute la vie mon chéri, n'en fais pas une question d'heures, ni de jours... Attendons un peu puisque le hasard nous conseille de le faire. Nous ne serons pas plus heureux pour nous être évadés si vite. Dans notre précipitation, peut-être commettons-nous une grave erreur ? D'ici quelque temps nous pourrions partir la tête haute...

*Cut au décor du magasin.*

DANIEL — Voilà. Enfin tu parles... Tu ne veux pas fuir dans la honte ! Dis-moi plutôt que tu ne voudras jamais quitter ton mari. Notre départ ne sera jamais une chose normale, nous fuirons comme des amants coupables. On ne brise pas tant de lois sans se couvrir de scandale. Je n'y puis rien.

*Cut au décor de la chambre.*

COLETTE, elle pleure — Je suis indigne de toi Daniel. Tu vois, je te déçois...

*Cut au décor du magasin.*

DANIEL — Tu ne m'aimes pas assez.

*Cut au décor de la chambre.*

COLETTE — Me dire cela, après toutes les preuves que je t'ai données ?

*Cut au décor du magasin.*

DANIEL — J'étais fou de te croire. J'aurais dû deviner que tu hésiterais jusqu'à la fin...

VOIX DE COLETTE, *filtrée* — Nous partirons Daniel, une autre fois...

DANIEL — Nous ne partirons plus. Ce soir tu refuses de partir, demain tu m'avoueras que tu ne m'aimes pas. Je te comprends quand même. Je n'avais rien à perdre en rompant avec la société. Toi, au contraire, tu t'aventurais en pleine obscurité, guidée par un pauvre inconnu.

*Cut au décor de la chambre.*

COLETTE — Nous partirons dans deux jours, je te le promets... (*elle pleure*) Tu m'entends Daniel, c'est juré. Vendredi soir... Nous partirons vendredi, quoi qu'il arrive. Non chéri, je n'ai jamais songé à t'abandonner, je veux partir avec toi, c'est vrai... Daniel, je ne te mentirais pas. Mais je t'en supplie, attends-moi, deux jours seulement... c'est bien peu. Après nous serons libres. Nous trouverons un petit appartement à Winnipeg. Tu seras content Daniel, je t'enlèverai ta peine, je te consolerai de tout. Tu comprendras alors que je n'ai pas cessé de croire à notre départ. J'y crois Daniel, de toute mon âme.

*Cut au décor du magasin.*

DANIEL — Il faut partir mon amour. Si tu m'abandonnais, mon âme se détacherait de moi, je laisserais mon cadavre à ma place. De toute façon, je dois fuir. Avec toi... ou seul, dans la mort ! (*un temps*) Maintenant que tout est compromis, dis-moi Colette... ce n'est pas vrai que Patrice fait de la fièvre ? Avoue que tu as inventé cela de toutes pièces. Tu as prononcé le nom de ton fils, pour me faire oublier celui de ton mari. Car c'est lui le véritable obstacle, et non Patrice. Tu as toujours craint ton mari, tu l'imaginais capable de nous rattraper partout au monde et de nous châtier. Au fond, cette impossibilité de lui échapper, c'est une forme d'amour... Tu l'aimes, oh oui, d'une certaine façon inavouable sinon tu partirais ce soir avec moi. C'est lui notre ennemi, mon rival... et il est plus fort que moi.

*Cut au décor de la chambre.*

COLETTE — Je n'aime que toi Daniel... Laisse-moi te rendre heureux, laisse-moi t'aimer, mais je t'en conjure, ne doute pas...

*Cut au décor du magasin.*

DANIEL — Tu m'abandonnes et tu crains de me le dire... (*un temps*) J'ai tout prévu. Je porte sur moi un revolver tout chargé. Il n'est même pas à moi. Même cela, je l'emprunte à ton mari, pour un certain temps...

*Cut au décor de la chambre.*

COLETTE — Ne fais pas cela Daniel. Attends de m'avoir vue une seule fois encore...

*Cut au décor du magasin.*

DANIEL — Je n'aurai jamais rien accompli, ni rien possédé. Tout ce que j'aime me fuit... Je me retrouve en ce moment comme à quinze ans : vaincu avant d'avoir commencé à vivre. J'ai toujours joué ma vie désespérément comme un perdant et j'ai tout perdu aussi... Je suis un mauvais fils, un impuissant. Tu as raison de rester près de ton mari. Il est fort lui, il réussit tout ce qu'il entreprend. Moi je ne réussirai rien sauf ma propre destruction... Mon premier amour aura été un amour impossible. Tout est fini : notre projet, notre avenir à Winnipeg, nos rendez-vous secrets, ma vie ! Tout cela est fini. Oublie mon nom, je n'existe plus...

*Cut au décor de la chambre.*

COLETTE — Daniel, quand donc me croiras-tu ? Je t'aime. Tu es mon seul amour. Daniel, nous partirons ensemble... Daniel... Daniel... C'est moi, tu ne me reconnais donc plus ? Laisse-moi te parler, je veux te bercer dans mes bras encore une fois mon Daniel, et tu verras bien que je t'aime. Ne désespère pas puisque je suis là. Tu sais bien que je suis à toi.

*Cut au décor du magasin.*

DANIEL, *il pleure* — Colette, mon amour... pourquoi m'as-tu abandonné ?

*Au nom de « Colette » la caméra nous découvre Monsieur Henry placé juste derrière Daniel écoutant la conversation. D'un geste sûr Monsieur Henry empoigne le récepteur pour l'arracher à Daniel. Celui-ci se retourne effrayé. Daniel tient l'appareil contre sa poitrine désespérément. Un corps à corps sourd s'engage. Les deux hommes sont cramponnés au téléphone. De très près ils se regardent dans les yeux :*

M. HENRY — Tu ne gagneras pas contre moi.

*Daniel se détache violemment de l'étreinte de Monsieur Henry et retient toujours le téléphone collé contre lui.*

M. HENRY — Ce n'est plus la peine de te cramponner à ton secret, puisqu'il est dévoilé maintenant. (*Il crâne.*) Tu n'avais même pas la force de te dissimuler jusqu'au bout. Devant moi, tu découvrais ton jeu à demi et tu me suppliais secrètement de lire tes cartes. C'est difficile de se taire, il faut être puissant pour garder silence quand on est coupable. Toi, il fallait que tu viennes crier à mes

oreilles le nom de Colette ! (*un temps*) Au fond, tu brûlais de tout me raconter. Vas-y maintenant, je t'écoute.

*Sur ces mots, M. Henry fait un pas.*

DANIEL — N'approchez pas.

M. HENRY — Tu as eu le courage d'agir, parle maintenant... (*Il fait un autre pas.*)

DANIEL — Je vous le répète. Restez là.

M. HENRY — Ça va durer longtemps ce jeu d'enfant ? (*Il le regarde avec mépris.*) Petit salaud ! (*un temps*) Et de plus tu as peur, tu trembles comme une fillette.

DANIEL — Moi, peur de vous ? C'est autre chose : je vous déteste. Êtes-vous seulement capable de comprendre cela : je vous hais de toutes mes forces et à tout instant, à toutes les secondes du jour. J'en ai assez de vous sentir autour de moi. Laissez-moi un peu, je veux vivre en paix. Vous bloquez le chemin où j'avance. Ah ! je voudrais que mes yeux n'aient plus à souffrir votre image, je vous hais ! (*M. Henry a bougé un peu.*) N'essayez pas de jouer au plus fort cette fois, ce n'est plus la peine de commander. Cette comédie-là est finie : je n'ai pas peur de vous.

*Monsieur Henry d'un geste précis gifle violemment Daniel. Daniel échappe le récepteur qu'il tenait. Daniel sort son revolver. Monsieur Henry reste immobile, interdit.*

DANIEL murmure entre les dents — Comme mon père...

*Daniel le regarde fixement et tire sur lui deux coups à bout portant. Monsieur Henry s'écroule.*

*Cut au décor de la chambre de Colette.*

*Elle tient le récepteur collé contre son oreille.*

COLETTE, *un cri aigu* — Daniel... (*un temps*) Daniel, qu'est-ce que tu as fait ? Daniel... Pourquoi as-tu douté de moi ? Daniel... (*un temps*) Daniel, ne me quitte pas...

*Un long silence d'effroi. Colette raccroche le récepteur très lentement. Elle est atterrée...*

COLETTE — C'est ma faute... Oh, Daniel...

*Mue soudain par une sorte d'espoir, elle agit précipitamment : elle s'habille et sort de sa chambre...*

*Cut au décor du magasin.*

*Daniel contemple son œuvre.*

DANIEL, *à mi-voix* — Colette est libre désormais, moi je me suis condamné. Je viens de poser le premier acte de ma vie et c'est un meurtre. Notre amour agonise en même temps que son seul obstacle. C'est moi qui vient de le rendre impossible. J'ai réussi au moins cela, mais quel gâchis... J'étais donc incapable de vivre...

*On entend des pas et des voix.*

ARTHUR, *de loin* — Je suis bien certain d'avoir entendu des coups de feu.

JACQUES, *de loin* — Des balles blanches, qui sait...

*La caméra est restée sur Daniel.*

*Décor : L'intérieur d'une auto. Colette est assise sur la banquette arrière. Il n'est pas nécessaire de montrer le défilé des lumières des rues en back screen si la caméra nous montre Colette en contre-plongée ou en gros plan.*

COLETTE, *voix intérieure (Colette a les larmes aux yeux.)* — Je n'ai pas su l'aimer... Il avait besoin de se perdre en moi, de se reposer sur mon épaule et de pleurer. J'aurais dû m'abandonner sans hésitation, aller jusqu'au bout... ou bien ne pas pécher du tout. J'ai cédé à demi et ma punition est totale. Daniel, mon amour... Ah ! j'espère vivre encore longtemps pour racheter tout le mal que j'ai engendré.

*Décor du magasin. Au début, deux policiers déposent la civière sur laquelle repose M. Henry. Dans le magasin les employés assistent à l'enquête. L'inspecteur et son adjoint font leur travail. Daniel est affaissé sur la chaise du patron. L'inspecteur place le revolver délicatement dans un linge, examine tout.*

INSPECTEUR — As-tu terminé ton rapport ?

ADJOINT — Ça ne tardera pas.

POLICIER, *de la porte d'entrée du magasin* — Monsieur Lalonde, venez ici !

INSPECTEUR — Oui, qu'est-ce que c'est ?

POLICIER — Madame Émile Henry vient d'arriver ; elle me demande d'entrer. La femme du... (*Il regarde le cadavre recouvert d'une couverture.*)

INSPECTEUR — Fais-la entrer...

*Le policier se retourne, ouvre la porte. Colette surgit en courant.*

COLETTE — Où est-il ?

INSPECTEUR — Soyez calme, Madame...

*Elle court vers le cadavre étendu sur le parquet, relève la couverture et découvre le visage de son mari. Elle se dresse, saisie d'effroi.*

COLETTE — Émile !

*Long silence. Elle regarde autour d'elle et aperçoit Daniel prostré sur une chaise sous la surveillance de la police.*

C'est affreux ! Pauvre Émile, mon pauvre Émile...

INSPECTEUR — Il a été... tiré par un de ses employés... Une histoire de vol, sans aucun doute... Le gérant m'a confié que votre mari soupçonnait fortement un de ses vendeurs de le voler. Cette fois, votre mari a surpris le coupable en flagrant délit. Celui-ci a dû avoir un instant de panique et il a tiré. Il avait le choix des armes...

COLETTE, *voix intérieure* — J'aurais mieux fait de prendre le train de minuit et de lui laisser la vie... pauvre Émile. Il ne méritait pas cette mort. Tout ce mal est mon œuvre à moi. Je suis perdue, je n'ai plus que ma douleur et ma honte. (*Voix haute*) Mon Dieu, ayez pitié de moi...

INSPECTEUR — Je vous demande de ne pas rester ici Madame Henry ; c'est préférable pour vous... Si vous voulez, un de nos hommes peut vous raccompagner chez vous !

COLETTE — Ce n'est pas la peine.

INSPECTEUR — Je comprends votre douleur Madame...

*L'inspecteur prend le bras de Colette et l'accompagne jusqu'à la sortie. On l'entend pleurer. Puis l'inspecteur revient.*

ADJOINT — La morgue sera rendue d'ici cinq ou dix minutes. Lui (*en montrant Daniel*), on le ramène dans notre auto, comme d'habitude ?

INSPECTEUR — Oui. Dis-moi. Pourquoi as-tu averti Madame Henry aussi vite au sujet de son mari ?

ADJOINT — Ce n'est pas moi ! Je croyais que vous lui aviez annoncé vous-même la mort de son mari. Après tout, ce n'est pas mon travail.

INSPECTEUR — C'est étrange... Moi non plus je ne ne lui ai pas parlé.

ADJOINT — Là, je ne comprends pas...

INSPECTEUR — Comment pouvait-elle savoir que son mari avait été tué ? (*un temps*) et ici même ?

ADJOINT — Vous avez raison. C'est inexplicable.

INSPECTEUR — Bah, on aura tout le temps de voir clair là-dedans demain matin. Il ne peut pas y avoir tellement de mystère dans cette affaire. On tient l'assassin, on connaît le mobile du crime : c'est un meurtre sans histoire...